HAL
open science

Renseignement et espionnage en Chine ancienne

Alexis Lycas

To cite this version:

Alexis Lycas. Renseignement et espionnage en Chine ancienne. Patrice Brun; Eric Denécé. Renseignement et espionnage pendant l'Antiquité et le Moyen Âge, Ellipses, pp.137-152, 2019, 9782340035478. halshs-02434606

HAL Id: halshs-02434606

https://shs.hal.science/halshs-02434606

Submitted on 10 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version auteur du chapitre soumis aux éditeurs en mai 2018 et publié en novembre 2019.
Référence bibliographique : A. Lycas, « Renseignement et espionnage en Chine ancienne », dans P. Brun et E. Denécé (dir.), *Renseignement et espionnage pendant l'Antiquité et le Moyen Âge*, Paris, Ellipses, 2019, p. 137-152.

Renseignement et espionnage en Chine ancienne

Alexis Lycas[1]

Introduction : l'art du renseignement ne se limite pas à l'*Art de la guerre*

La Chine a une longue histoire politique et n'a pas toujours été un État unitaire et unifié, loin de là. L'espionnage, sous toutes ses formes, y apparaît à chaque étape de son histoire. Il revient à Zhu Fengjia 朱逢甲 (*fl.* 1854), un lettré de la dernière dynastie des Qing 清 (1644-1911), de rédiger la première étude sur l'histoire du renseignement en Chine. Comme la plupart des exégètes chinois de l'époque impériale, il fait remonter l'espionnage aux temps immémoriaux (et largement légendaires) des premières dynasties. Dès la première ligne de ses *Écrits sur le renseignement* (*Jianshu* 間書), Zhu Fengjia estime que le renseignement trouve son origine à l'époque mythique des Xia 夏 (*ca.* 2070-1600 av. è.c.) : *« L'utilisation du renseignement débute avec [le souverain] Shao Kang 少康 de la dynastie des Xia, lorsqu'il envoya Ru'ai 女艾 espionner (*jian 間*) Ao* 澆 *»*[2]. Pour être plus précis, on trouve mention de cette anecdote dans le *Commentaire de Zuo [aux Printemps et automnes]* (*Zuo zhuan* 左傳), l'un des plus anciens textes historiques chinois, qui date de la fin du IVe siècle av. è.c. : *« [Shao Kang] envoya Ru'ai épier (*die 諜*) Ao »*[3]. Concrètement, le souverain des Xia envoie l'une de ses proches ministres, une femme nommé Ru Ai espionner Ao 澆, coupable d'avoir tué le père de Shao Kang. On ignore quel fut son rôle exact, mais on peut imaginer que le choix d'une espionne ne fut pas innocent. Le renseignement apparaît bien au moins en même temps que l'histoire.

D'emblée, il faut rappeler que comme ailleurs, le renseignement est, en Chine, nécessaire à l'art militaire. Il lui est même indispensable, dans la mesure où il participe de la compréhension de la guerre en tant qu'œuvre de planification stratégique et éventuellement de combat, entre les hommes[4]. Le rôle central des hommes, d'un point de vue aussi bien moral que militaire, est à souligner, « tant il est vrai que leur rôle est essentiel et que sur eux reposent les mouvements d'une armée »[5]. Du général éclairé aux agents de l'ombre, les hommes sont au cœur de la conduite victorieuse des affaires armées. Fort logiquement, le recours au renseignement est paré de nombreuses vertus, la première étant qu'il permet de se prémunir contre la guerre. Espionner est une preuve d'humanité, car on évite ainsi des morts supplémentaires[6]. Pour le penseur politique Shang Yang 商鞅 (*fl.* IVe siècle av. è.c.) :

---

[1] J'adresse mes remerciements à Damien Chaussende, Béatrice L'Haridon, Martin Nogueira Ramos et Zhong Liang.
[2] Zhu Fengjia, *Jianshu*, p. 1.
[3] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 57.991-2 ; Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome troisième*, p. 596.
[4] Needham et Yates, *Science and Civilisation in China. Volume 5 Chemistry and Chemical Technology. Part VI Military Technology : Missiles and Sieges*, p. 53.
[5] *Sunzi*, 13.235 ; Levi, *Les Sept traités de la guerre*, p. 136.
[6] Levi, « Morale de la stratégie, stratégie de la morale : le débat chinois sur la guerre juste », p. 116.

« La circonspection est l'une des premières vertus militaires. Un examen attentif des parties en présence permet de connaître avec certitude le camp qui détient la victoire »[7].

Si l'activité humaine de renseignement est si importante, comment est-elle appréhendée dans le contexte intellectuel de la Chine antique ? C'est à cette question principale que se propose de répondre la présente contribution. En concentrant notre attention sur des textes composés durant l'Antiquité, on étudiera les différents types d'agents du renseignement que l'on trouve dans les sources, tout en analysant leurs fonctions et leurs pratiques. On s'interrogera ensuite sur l'efficacité, éprouvée ou non des activités d'espionnage, et sur les stratégies mises en place pour lutter contre de telles pratiques. Avant cela, un rapide tour d'horizon du cadre documentaire, notionnel et spatial s'impose.

***

La documentation

La plupart des textes dont on dispose sur le renseignement dans la société chinoise ancienne ont été produits par des penseurs de l'époque préimpériale et les premiers historiens de la période impériale. Toute analyse d'une telle littérature doit se faire en prenant en compte la valeur ostensiblement exemplaire des témoignages « empiriques » que l'on y trouve, ainsi que de leur inévitable caractère rétrospectif.

Les sources chinoises donnent l'impression que le renseignement est l'un des plus anciens métiers du monde. En effet, plusieurs textes composés durant la période préimpériale relatent des scènes évoquant des pratiques d'espionnage. Outre l'anecdote de Shao Kang abordée en préambule, un canon de l'historiographie traditionnelle comme le *Shangshu* 尚書 (Documents vénérables, dont la plus ancienne édition standard remonte au IIe siècle av. è.c.) mentionne une anecdote remontant à la période de transition entre les Xia et la dynastie suivante des Shang 商 (*ca*. 1600-1046 av. è.c.) : elle met en scène le sage et vertueux ministre Yi Yin 伊尹 (*fl*. XVIe siècle av. è.c.), auquel on attribue des activités d'espionnage (il fut envoyé en secret à la cour du roi des Xia) et le fait que la qualité des informations qu'il a fournies fut décisive en ce qu'elle permit à Tang 湯 le victorieux, fondateur des Shang, de triompher de la dynastie des Xia[8].

En fait, ces deux exemples montrent que les préoccupations attribuées aux protagonistes reflètent davantage les considérations de lettrés d'une époque bien postérieure aux faits décrits, celle des Royaumes combattants (481-222 av. è.c.), durant laquelle ont été composés (ou ont pris la forme que nous leur connaissons) la plupart des « Classiques » (ce statut leur a été attribué rétrospectivement, sous les Han) ainsi que les traités stratégiques, miroirs des bouleversements sociaux et intellectuels de l'époque. En outre, les informations dont nous disposons ont été validées et transmises par l'historiographie traditionnelle, qui a produit une exégèse officielle des classiques et composé une histoire des périodes anciennes et des premiers empires, sous l'égide des premiers historiens identifiés, Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. è.c.) et Ban Gu 班固 (32-92).

Enfin, dans le domaine de la civilisation matérielle, les plus anciennes inscriptions d'époque Shang, obtenues par scapulomancie et chéloniomancie (soit la divination par brûlage d'omoplates de bovidés et d'écailles de chéloniens), informent sur l'opportunité ou non de suivre les renseignements fournis au souverain par ses

[7] *Shangjun shu*, 10.94 ; Levi, *Le Livre du prince Shang*, p. 110.
[8] *Shangshu zhengyi*, 7.105-1.

informateurs, qu'ils soient devins ou espions. Plusieurs craquelures observées sur un plastron d'époque Shang relatent différents débats relatifs à l'opportunité de se lancer dans un conflit :

> *« [En cette saison] le roi doit suivre Zhi Guo 沚𢦏 [et donc attaquer les Bafang 巴方] ; [en cette saison] le roi ne doit pas suivre Zhi Guo [et ainsi se garder d'attaquer les Bafang] »*[9].

En lisant et donc en interprétant ces craquelures d'une manière tantôt positive, tantôt négative, le devin a pour rôle d'indiquer au souverain la voie à suivre. Il faut par ailleurs mentionner les nombreuses archives d'époque Qin/Han mises au jour à partir de la seconde moitié du XXe siècle ; elles donnent à voir la gestion administrative au quotidien, le plus souvent dans les régions périphériques du jeune empire : les documents de Zhangjiashan 張家山 (Hubei) que l'on évoquera plus loin montrent ainsi que le renseignement est une pratique suffisamment notable pour attirer l'attention des fonctionnaires locaux.

En règle générale, la recherche moderne s'est penchée sur les questions de renseignement dans une perspective d'histoire politique et militaire, le but étant le plus souvent d'analyser les arcanes de la pensée stratégique chinoise antique. On dispose désormais de nombreuses études solides sur la question, que cela soit en chinois, en japonais, en anglais ou en français[10].

Dénommer ceux que l'on ne voit pas

En chinois classique, les termes-clés pour désigner les espions et l'activité de renseignement sont *jian* 間 et *die* 諜 ; leur association a donné dans la langue chinoise moderne « espion » (*jiandie* 間諜) et « espionnage » ou « activité de renseignement » (*jiandie huodong* 間諜活動) ainsi que « contre-espionnage » (*fan jiandie* 反間諜).

Selon le *Erya* 爾雅, le plus ancien dictionnaire à nous être parvenu, le sens donné au terme *jian* 間 (à l'origine une porte à deux battants laissant entrer la lumière du soleil, et donc par dérivation « être dans l'intervalle, l'interstice », puis « espionner ») pour désigner l'espionnage proviendrait du terme *jian* 俔, composé du graphème *jian* 見 (« voir », « examiner ») auquel est ajoutée la clé de l'homme (*ren* 人)[11]. Une graphie alternative de *jian* 間 est 閒 (désignant ici une porte qui laisserait entrer la clarté de la lune) : on la trouve dans les documents de Zhangjiashan[12].

Souvent interchangeable avec *jian* 間, *die* 諜 (« épier », « espionner ») constitue une autre manière de désigner les activités de renseignement. Dans les textes transmis, son occurrence la plus ancienne se trouve dans le *Commentaire de Zuo*[13]. Cependant, *die* a aussi le sens plus restrictif de « semer la division chez l'ennemi », comme nous l'indiquent les *Rites des Zhou* (*Zhou li* 周禮), un manuel antique du gouvernement idéal[14]. L'activité de renseignement est donc souvent liée avec celle qui consiste à tromper et à créer des conflits chez l'ennemi.

---

[9] Keightley, *Sources of Shang History*, pp. 77, 79.
[10] Xiong et Chu, *Zhongguo gudai qingbao shi* ; Fujita et Matsubara, *Kodai Ajia no jôhô dentatsu* ; Rand, *Military thought in Early China* ; Sawyer, *The Tao of Spycraft* ; Galvany et Graziani, « Polémiques polémologiques » ; Levi, *Les Sept traités de la guerre*.
[11] *Erya zhushu*, 3.5-1.
[12] Barbieri-Low et Yates, *Law, State and Society in Early Imperial China*, p. 390.
[13] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 7.124-1.
[14] *Zhou li zhushu*, 36.545-1.

Jian 間 et *die* 諜 (ainsi que les composés les employant) sont les principales manières de désigner l'espionnage mais ne sont pas les seules. Dans un autre Classique, le *Mémoire sur les bienséances et cérémonies* (*Liji* 禮記), on le nomme *chan* 覘 (« observer », « scruter »), tandis qu'on trouve l'expression *zhongxiong* 中 訌 (« espionner à l'intérieur ») dans les *Mémoires historiques* (*Shiji* 史記) de Sima Qian[15]. En outre, de nombreux agents (marchands, ambassadeurs, simples fonctionnaires) se livrent à des activités de renseignement, mais leurs actions n'apparaissent pas nécessairement de la sorte dans la littérature, car il est parfois compliqué de déterminer une catégorie au sein de laquelle on puisse les inclure.

Le terrain du monde chinois

Le renseignement implique ordinairement un déplacement physique à l'intérieur d'une cité comme d'un pays à l'autre. Cette évidence se superpose en Chine à une intense mobilité des hommes, notamment durant la période des Royaumes combattants, époque pluri-étatique, qui, comme son nom l'indique, est marquée par une intense activité militaire. En effet, le jeu des alliances entre les royaumes et la porosité des frontières favorisent la circulation des hommes et de leurs idées.

Mais de quel territoire est-il question lorsque l'on parle de « Chine », *a fortiori* antique ? Les dimensions, bien qu'inférieures à celle de l'actuelle République populaire de Chine (9 561 240 km^2), restent gigantesques, et influent sur l'organisation spatiale et l'administration civile et militaire. Bien que le Grand Ouest (Turkestan, Tibet), l'Extrême-Sud (plateaux du Yunnan et du Guizhou) et le Nord-Est (la Mandchourie) ne fissent pas partie de l'écoumène chinois antique, la civilisation chinoise s'est développée sur un vaste ensemble oriental marqué par un dispositif de plaines (300 000 km^2 pour la plaine de Chine du Nord), ponctué de chaînes de moyennes montagnes, et encadré par les plateaux du lœss au nord (qui bordent le cours moyen du fleuve Jaune sur 400 000 km^2) et le fleuve Bleu au sud.

Insérer ici la carte, avec la légende : « Carte des Royaumes combattants au IIIe siècle avant notre ère », et pour la source : « d'après Pirazzoli-t'Serstevens et Bujard, *Les Dynasties Qin et Han*, p. 16 »

Un territoire gigantesque, des reliefs plats et accidentés, une continentalité exacerbée *mais* modulée par une fluvialité régulièrement au centre des conflits armés, les caractéristiques d'un tel terrain impliquent des contraintes, mais aussi des avantages topographiques. Les cours d'eau par exemple sont à la fois des bornes et des voies de circulation. Il faut aussi prendre en compte les distances, car le passage d'un État à un autre revient davantage à passer de l'Espagne à l'Allemagne que de la Franche-Comté à la Bourgogne.

***

Même s'ils rapportent certains événements de manière très précise, les textes historiques chinois accordent davantage d'attention à la portée morale et aux conséquences en termes de stratégie militaire de l'action de renseignement qu'à son déroulement propre. Cela est notamment dû au fait que les rares discours rapportés sur ce qu'est le renseignement sont en général confinés aux traités stratégiques, et que les

[15] *Liji zhushu*, 10.198 ; *Shiji*, 118.3082.

autres sources évoquent les activités de renseignement à travers des anecdotes à la portée édificatrice : il s'agit de mettre en valeur la discussion politique faisant suite à la mission de renseignement et les choix, avisés ou non, pris par le souverain à l'aide de ses proches conseillers.

Cependant, le rôle des agents de renseignement est d'autant plus important que le contexte historique des trois siècles qui précèdent l'unification impériale de 221 avant notre ère est celui d'une militarisation grandissante de la société. L'appellation donnée à cette période s'étendant du Ve au IIIe siècle, dite des « Royaumes combattants », en est la preuve. Dans un tel contexte, les ressources des États sont absorbées par les besoins militaires (chacun des six principaux royaumes de l'époque comptait plus de 100 000 soldats, voire plusieurs centaines de milliers)[16], et toute possibilité de ne *pas* recourir aux armes est la bienvenue : on comprend là l'importance accordée à la dimension préventive du renseignement.

La classification des agents à partir de l'Art de la guerre

L'*Art de la Guerre de maître Sun* (*Sunzi bingfa* 孫子兵法), dont la forme définitive daterait du IVe siècle av. è.c., comprend un chapitre intitulé « De l'utilisation des espions » (« yong jian » 用間) à l'importance double : il est le premier traité à penser le rôle de l'agent de renseignement, et la réflexion proposée possède une valeur d'autant plus grande que l'axiome général de la guerre repose selon maître Sun sur la tromperie[17]. L'*Art de la Guerre* offre la première tentative de classement des différents types d'agents de renseignement, en cinq catégories. On trouve, dans l'ordre : des « espions locaux » (*xiangjian* 鄉間) enrôlés parmi la population du cru au moment des campagnes militaires ; des « agents de l'intérieur » (*neijian* 內間) recrutés parmi les fonctionnaires ; des « agents doubles » (*fanjian* 反間) qui appartiennent officiellement à l'ennemi mais sont en réalité employés par l'émetteur ; des « agents sacrifiés » (*sijian* 死間) dépêchés auprès de l'ennemi et promis à la mort si leur stratagème venait à être découvert (et chargés, le cas échéant, de fournir de faux renseignements) ; enfin, le pendant des agents sacrifiés, celui des « agents préservés » (*shengjian* 生間) envoyés pour enquêter auprès de l'ennemi mais dont on espère le retour[18].

Une telle liste est relativement détaillée, mais informe-t-elle pour autant sur les critères de sélection privilégiés ? La loyauté ressort clairement, mais le choix des hommes dépend souvent du contexte temporel et de l'origine géographique de l'entité émettrice de la volonté de renseignement. Dans le cas des espions locaux (population du cru), de l'intérieur (les informateurs de l'ennemi), on peut renvoyer à un célèbre exemple, tiré de la biographie du seigneur de Xinling 信陵 dans les *Mémoires historiques*, qui éclaire les arcanes de la pratique du renseignement : au cours d'un dialogue, le seigneur de Xinling indique à plusieurs reprises à son demi-frère, le roi de Wei 魏, que ses agents le renseignent sur les secrets les plus cachés du royaume rival de Zhao 趙. Il a littéralement un coup d'avance (l'anecdote se déroule pendant qu'ils jouent justement à jeu de hasard proche du Jacquet, très en vogue à l'époque) sur le roi en raison des indications que lui procurent ses propres informateurs (*ke* 客) depuis l'intérieur du royaume de Zhao, où ils sont parfaitement implantés[19].

---

[16] Sawyer, *The Tao of Spycraft*, p. 95.
[17] Levi, *Les Sept traités de la guerre*, p. 88.
[18] Levi, *Les Sept traités de la guerre*, pp. 134-135 ; Needham et Yates, *Science and Civilisation in China. Volume 5 Chemistry and Chemical Technology. Part VI Military Technology : Missiles and Sieges*, p. 53.
[19] *Shiji*, 77.2377. Pimpaneau, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome septième*, p. 362.

On remarque par ailleurs que les agents sont principalement définis par leurs actions. L'exemple suivant, extrait du *Commentaire de Zuo*, décrit concrètement le déroulement d'une activité de renseignement :

> *« L'armée de Chu 楚 attaqua Jiao 絞. Elle se sépara afin de traverser [la rivière] Peng 彭. Les hommes du pays de Luo 羅 désiraient attaquer [le Chu]. Ils envoyèrent Bo Jia 伯嘉 épier [le Chu]. Il effectua trois fois le tour [de leur armée] afin de les compter »*[20].

Le spectre de ces actions relève, pêle-mêle, de la collecte d'informations par l'espionnage, de la tromperie (le fait de semer la discorde, le soudoiement et la corruption – souvent le fait d'ambassadeurs et de marchands), des opérations secrètes, des assassinats ciblés, ou de la mise en place d'agents dormants.

En dépit du nombre de cas rapportés, ces catégories, qui relèvent de la stratégie militaire, ne sont pas suffisantes pour déterminer la diversité des origines sociales, les fonctions précises et le degré d'application des actions des agents.

Cadre et déroulement de l'activité de renseignement

Afin de déterminer l'emplacement et les activités de l'ennemi, on emploie généralement des émissaires et des espions, que l'on envoie en missions de reconnaissance (secrètes ou non), et dont on lit ensuite les rapports[21]. Les interrogatoires de prisonniers sont également monnaie courante. Pour l'historien moderne, le problème est celui de la rareté de tels rapports, dans la mesure où ils constituent des versions provisoires sur lesquelles se fondent les scribes pour produire la version historiographiquement acceptable et donc définitive, qui, elle, nous est transmise.

Dans les *Écrits de maître Mo* (*Mozi* 墨子), un texte philosophique composite élaboré entre le Ve et le IIIe siècle av. è.c., on dispose d'un témoignage extrêmement précieux sur le statut, l'activité et les critères de sélection des agents du renseignement que sont les « éclaireurs » :

> *« Lorsque le défenseur de la cité pénètre à l'intérieur des enceintes de la ville, il commence par se constituer une brigade d'éclaireurs (*hou 候*), qu'il s'empresse de loger et de nourrir. Cependant, il ne les informe pas des préparations mises en place pour défendre la cité. On donne aux éclaireurs différents quartiers, que partagent leurs parents, femmes et enfants, ainsi que vêtements, nourriture, vins et viandes. Un fonctionnaire de confiance est chargé de s'occuper d'eux. Une fois les éclaireurs de retour, ils sont interrogés. (…) Lorsqu'il s'agit d'envoyer des éclaireurs [en mission], il convient de choisir des officiers (*shi 士*) fidèles et loyaux, vertueux et sérieux. Les membres de leur famille proche ainsi que leurs femmes et enfants se voient offrir de grandes richesses »*[22].

Plusieurs éléments ressortent de cet extrait : cela semble une évidence, mais les éclaireurs sont sélectionnés pour leurs qualités morales, au premier rang desquelles émerge leur loyauté. C'est à ce type de fonctionnaire (les éclaireurs et autres espions ne sont pas des gens du commun, mais des personnels appointés par l'État) moralement supérieur que l'on peut faire confiance. Cette confiance est toutefois soumise à des garde-fous pour éviter des fuites, c'est pourquoi l'on maintient les espions dans l'ignorance des procédures de défense propres à la cité. Partant, quelle procédure de

---

[20] *Chunqiu Zuo zhuan zhengyi*, 7.124-1 ; Couvreur, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française. Tome premier*, p. 111.
[21] Sawyer, « Martial Prognostication », p. 61.
[22] *Mozi jiangu*, 15.563 ; Johnston, *The Mozi, a complete translation*, p. 889.

sélection de l'information acquise par l'agent est-elle privilégiée ? Un autre paragraphe tiré du même chapitre des *Écrits de maître Mo* s'avère justement éclairant :

> *« Lorsque d'autres éclaireurs sont envoyés, on leur offre des émoluments d'un niveau similaire à ceux des éclaireurs précédents. Une fois qu'ils sont de retour, il importe de comparer la fiabilité [de leurs informations], et si celles-ci s'avèrent fiables, il faut leur accorder des récompenses »*[23].

S'ils sont évidemment interrogés à leur retour, on emploie le recoupement des informations pour juger de la crédibilité des renseignements fournis et parer aux fréquents retournements d'espions. Par ailleurs, on remarque que les agents du renseignement, ainsi que leurs familles, sont extrêmement bien traités. Alors certes, on leur offre gîte, couvert et émoluments pour signifier leur poids dans la réussite des opérations militaires, mais c'est également une manière de s'assurer qu'ils ne se mettront pas au service d'autres États. Le cas échéant, un ensemble de mesures répressives est prévu.

D'autres pratiques : enquêtes, ambassades, divination

Il faut distinguer, dans le renseignement, celui de l'intérieur et celui de l'extérieur, en particulier parce que les individus concernés ne sont pas les mêmes. L'intérieur englobe l'espace physique de la capitale, du palais et de ses environs, ainsi que les hommes qui y résident ou travaillent (eunuques et proches conseillers), tandis que l'extérieur concerne les envoyés, en provinces ou dans les territoires étrangers. Cette division entre l'intérieur (*nei* 内) et l'extérieur (*wai* 外) est du reste classique dans la Chine antique, d'un point de vue autant géographique que politique[24]. On peut également lui adjoindre une distinction supplémentaire, entre le renseignement relevant d'opérations secrètes d'une part, et le renseignement apparent et revendiqué de l'autre, celui qui émane de l'ensemble des administrateurs civils.

L'ambassade apparaît comme la couverture parfaite pour mener une action de renseignement. Dans les *Discours des royaumes* (*Guoyu* 國語), une œuvre composée entre les Ve et IVe siècles av. è.c., un ambassadeur du pays de Qi 齊 détourne le protocole originellement attaché à l'ambassade dont il est chargé, et profite de l'occasion pour s'informer des forces et faiblesses du pays qu'il visite et s'attacher discrètement les services potentiels de fonctionnaires locaux qu'il appâtera par force cadeaux. Les émissaires marchandent, échangent, observent, soudoient, et rapportent les informations glanées lorsqu'ils retournent à la capitale[25].

Outre les espions reconnus comme tels, tout fonctionnaire est également un informateur en puissance. Les inspecteurs (*cishi* 刺史), qui comme leur nom l'indique ont pour fonction de contrôler les activités de leurs collègues et de leurs administrés durant leurs missions d'inspection dans les provinces du territoire, en sont les meilleurs exemples. Ils sont envoyés en province afin de prévenir les insurrections éventuelles ou pour pacifier des situations incontrôlables. Ces agents gouvernementaux sont censés être autant de fonctionnaires vertueux (*xunli* 循吏) dont le travail, nourri des renseignements qui leur sont parvenus et des enseignements qu'ils prodiguent, se matérialise par une pacification durable des marges impériales.

Dans une veine similaire, on apprend que certains généraux célèbres se sont aussi illustrés dans des activités relevant du renseignement. En 138 av. è.c., Zhang Qian

---

[23] *Mozi jiangu*, 15.563 ; Johnston, *The Mozi, a complete translation*, p. 891.
[24] *Zhou li zhushu*, 33.498-1.
[25] Levi, *Discours du Qi*, pp. 112-118.

張騫 (mort en 113 av. è.c.) emmène la première ambassade des Han vers l'Ouest. Après avoir traversé le Ferghana et la Sogdiane, il s'arrête en Parthie. Les renseignements qu'il glane durant son périple ont des répercussions sur plusieurs niveaux : il fournit le cœur principal des notices de l'*Histoire des Han* (*Han shu* 漢書) de Ban Gu sur les territoires situés à l'ouest de l'empire ; il rassemble des informations décisives pour les campagnes militaires qui suivront ; il poursuit l'ouverture de la route du commerce de la soie chinoise vers l'Asie centrale et au-delà. En somme, les expéditions de Zhang Qian ont eu un impact certain sur la géopolitique de l'Asie centrale et orientale.

Évoquons enfin les agents « non humains » ayant une influence, à travers un ensemble de pratiques mantiques, sur la qualité du renseignement fourni : ces « agents » prennent la forme des corps célestes et de leur influence, celle des vents et des nuages, les caractéristiques de l'espace terrestre… Certes, la divination requiert la main d'un maître des techniques, d'un devin, mais elle fait appel à des compétences radicalement différentes de celles que l'on vient d'étudier, et elles sont d'ailleurs totalement ignorées dans les traités de stratégie militaire de l'Antiquité. On voit ainsi se développer dans la Chine préimpériale des rites militaires (*junli* 軍禮) dont la bonne observation apparaît comme l'une des clés de la réussite au combat[26]. La découverte dans les années 1970 de manuscrits à Mawangdui 馬王堆 (Hunan) a apporté des perspectives inédites dans la connaissance de la divination militaire. L'un des textes exhumés nous indique ainsi que :

> *« Si la guerre ne prend pas sa forme (*xing 刑*) du Ciel, elle ne peut s'enclencher (*dong 動*) ; si elle ne prend pas la terre pour modèle (*fa 法*), la guerre ne peut être mise en œuvre (*jie 措*) ; si la forme et le modèle [de la guerre] ne se fondent pas sur l'homme, alors la guerre ne peut s'accomplir »*[27].

On voit bien que l'homme seul est insuffisant et que les affaires militaires – dont le renseignement est partie intégrante – relèvent d'une cosmologie impliquant le Ciel, la Terre et l'homme.

***

Il y a schématiquement deux manières d'appréhender le renseignement en Chine ancienne : une école pragmatique d'une part et une approche cosmologique de l'autre[28]. La première est prônée par les stratèges, comme maître Sun, tandis que la seconde se manifeste lorsqu'il s'agit de prendre des décisions politiques. En effet, le décideur dispose généralement d'informations tangibles issues du renseignement qu'il lui faut interpréter à l'intérieur d'une réalité politique temporelle changeante et au sein d'un système cosmologique possédant ses normes propres. L'issue d'un conflit dépend le plus souvent de leur interprétation par la personne possédant les outils d'analyse nécessaires, soit les conseillers ou le souverain lui-même.

Interprétation et efficacité du renseignement

Dans les *Écrits du maître à la crête de faisan* (*Heguanzi* 鶡冠子), un texte composé avant 228 av. è.c., on apprend que l'espionnage (*die* 諜) au sein même d'une communauté donnée a pour effet bénéfique de dissuader ses membres d'entreprendre des actes délictueux[29]. Comme on l'a déjà vu, le gain principal de l'action de

[26] Rand, *Military thought in Early China*, p. 79.
[27] Yates, « The History of Military Divination in China », p. 16.
[28] Levi, *Sun Tzu, l'art de la guerre*, p. 284.
[29] Levi, *Le Ho-Kouan-Tseu, Précis de domination*, p. 72.

renseignement est l'évitement d'un affrontement militaire de grande ampleur. Empêcher la guerre, mais pas uniquement : le renseignement favorise aussi des gains politiques dans la compétition que se livrent diverses entités politiques. Sous les Han, le prince de Huainan 淮南 nourrit des ambitions impériales. Il envoie à la capitale sa fille Liu Ling 劉陵, dont Sima Qian nous dit qu'elle était intelligente et bonne oratrice. Elle y est bien traitée. On sait donc où elle est envoyée, et le fait qu'elle le soit en fonction de son statut princier est la condition de réussite de son objectif : elle a pour mission de s'attirer les grâces des courtisans pour son père. Le gain est ici clairement politique, et non militaire[30].

Les *Printemps et automnes de Messire Lü* (*Lü shi Chunqiu* 呂氏春秋), un texte du IIIe siècle av. è.c., offrent un intéressant contraste entre les informations factuelles rapportées par l'espion et leur interprétation, qui revient au conseiller du prince. Souhaitant attaquer le Chen, le roi de Chu envoie un espion en reconnaissance. Celui-ci estime que le Chen ne peut être pris, car *« les enceintes de la ville sont hautes, ses douves profondes et ses réserves abondantes »*. Les conclusions de ce rapport sont battues en brèche par le conseiller du roi, un certain Ning Guo 寧國 : il comprend que si les ressources sont abondantes, c'est que le peuple est trop taxé et donc d'humeur séditieuse ; en outre, si les constructions sont si impressionnantes, cela n'a pu se faire qu'au prix de l'épuisement de la population. En conséquence, son interprétation du rapport de l'espion emporte l'adhésion du souverain et entraîne la chute effective de Chen[31]. Nonobstant la validité historique de cette anecdote, son poids fait sens pour la dichotomie nette qu'elle instaure entre les deux facettes du renseignement, la récolte et l'interprétation, qui sont rarement le fait de la même personne.

Certes, la collecte et l'interprétation de l'information sont généralement séparées, mais il arrive que les agents (qui ne sont dans ces cas pas uniquement de « simples » agents) conseillent leurs commanditaires, et soient même écoutés. Envoyé par l'État de Han 韓 espionner le Qin 秦, l'ingénieur hydraulique Zheng Guo 鄭國 (*fl.* IIIe siècle av. è.c.) eut pour mission de conseiller aux autorités de Qin de construire un coûteux canal. Il fut rapidement démasqué, mais il retourna la situation à son avantage (et à celle du Qin) en expliquant les avantages qui pourraient être effectivement tirés d'une telle entreprise. Le canal auquel on donna son nom fut construit et irrigua la plaine située au nord-est de Xi'an. Dans le « Traité sur le Fleuve et ses canaux » (« Hequ shu » 河渠書) des *Mémoires historiques*, Sima Qian va jusqu'à attribuer indirectement à la construction de ce canal la paternité de la victoire finale du Qin sur les autres royaumes et l'unification des terres du futur empire, en raison de la fertilisation des terres environnantes qu'il permit[32].

Tenir les espions en échec : organes de contrôle et de répression

> *« Zhou Zui* 周最 *soutenait le Qi* 齊 *et Di Qiang* 翟強 *soutenait le Chu* 楚*. Or tous deux souhaitaient nuire à Zhang Yi* 張儀*, qui se trouvait à Wei* 魏*. Apprenant l'affaire, Zhang Yi plaça l'un de ses hommes au service de l'homme envoyé pour l'espionner afin d'écouter et d'observer (*wenjian 聞見*) ce dernier. En conséquence [les deux hommes] ne purent atteindre Zhang Yi ».*[33]

Ce bel exemple de contre-espionnage tiré des *Stratagèmes des royaumes combattants* (*Zhanguo ce* 戰國策), une œuvre compilée au Ier siècle av. è.c., tend à

[30] *Shiji*, 118.3082 ; Pimpaneau, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome neuvième*, p. 163.
[31] *Lü shi Chunqiu*, 25.1635 ; Kamenarovic, *Printemps et automnes de Lü Buwei*, p. 474.
[32] *Shiji*, 29.1408 ; Chavannes, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, tome troisième*, pp. 524-525.
[33] *Zhanguo ce*, 25.909 ; Crump, *Chan-Kuo Ts'e*, p. 406.

prouver que si les stratèges chinois ont pensé les techniques de renseignement, il leur a aussi fallu réfléchir à la manière de se prémunir des tentatives d'espionnage. Pour ce faire, il convient de mettre en place un système efficace de contrôle. On trouve ainsi, à partir de la dynastie des Han puis sous les Trois royaumes des titres comme celui d'officier de droite pour l'anti espionnage[34] ; c'est la preuve qu'il existe des officiers chargés de débusquer les espions, et un arsenal judiciaire de les condamner. Par ailleurs, la loi incite à la dénonciation et à l'arrestation d'espions. Dans les documents administratifs retrouvés à Zhangjiashan, il est écrit que toute personne arrêtant un espion envoyé par un potentat régional concurrent se verra récompensée d'une promotion d'un échelon administratif et de 20 000 sapèques par espion arrêté[35]. C'est là un indice manifeste de la crainte inspirée par les agents du renseignement.

Qu'arrive-t-il aux espions de l'ennemi arrêtés ou aux traîtres débusqués ? Là encore, la violence des punitions potentielles est proportionnelle à l'importance que l'on accorde aux agents du renseignement. L'espionnage est considéré comme un crime contre l'État, et la punition encourue est donc terrible ; toujours à Zhangjiashan, un document stipule que :

> *« Celui qui vient [des territoires des seigneurs régionaux] pour duper ou se livrer à des activités d'espionnage, découpez-le en morceaux et exposez son corps (*zhe 磔*) ; [quant à celui qui] s'enfuit et rejoint [le territoire des seigneurs régionaux]… »*[36]

Ce type de pratique est d'ailleurs confirmé au sein d'une section des *Rites des Zhou* consacrée aux châtiments. On y trouve des informations sur le sort réservé aux « conspirateurs » (*die* 諜) : la décapitation, et l'exposition des morceaux de leur corps sur les murailles de la ville[37]. Par-delà les récits exemplaires, on comprend que l'organisation de l'activité de renseignement est formalisée d'un point de vue administratif.

Conclusion

En dépit de leur intérêt avéré et de leur valeur prescriptive, l'historicité souvent relative des anecdotes rapportées dans les textes les plus anciens (principalement jusqu'au IIIe siècle av. è.c.) appelle à la prudence, dans la mesure où elles possèdent principalement une fonction d'édification morale : elles informent plus sur la pratique idéale (ou imparfaite) du renseignement que sur des événements à la véracité empirique. Cela dit, elles revêtent une importance indéniable.

On a pu comprendre dans les pages précédentes que le renseignement dépendait beaucoup, mais pas uniquement, de l'art militaire. En effet, il s'insère assez naturellement dans le fort ancien dialogue chinois entre le civil (*wen* 文) et le martial (*wu* 武). En raison des différents acteurs y prenant part, l'activité de renseignement s'intercale entre *wen* (le champ des lettres donc, mais plus généralement de l'administration civile) et *wu* (la chose militaire), qui sont les deux jambes de l'ordre social dans la Chine ancienne. Le champ militaire est vu comme une étape nécessaire à l'avènement du champ civil, une impulsion qui permet le changement, politique ou social[38]. La guerre est loin d'être une anomalie au sein de la culture politique chinoise, elle lui est consubstantielle, et, à ce titre, pensée et théorisée. Le renseignement combine,

---

[34] *Sanguo zhi*, Wei, 19.561.
[35] Barbieri-Low et Yates, *Law, State and Society in Early Imperial China*, p. 414.
[36] Barbieri-Low et Yates, *Law, State and Society in Early Imperial China*, p. 391 (la fin est manquante).
[37] *Zhou li zhushu*, 36.545-1 ; Biot, *Tcheou-li, Rites des Tcheou. Ou plus exactement Tcheou-kouan, offices institués par les Tcheou. Tome II*, p. 368 ; Xiong et Chu, *Zhongguo gudai qingbao shi*, p. 103-113.
[38] Rand, *Military thought in Early China*, p. 5.

au cas par cas, des activités relevant de l'un, de l'autre, ou des deux à la fois. Il permet donc au sage (le souverain ou le général) d'interpréter l'information issue du renseignement afin de gouverner au mieux l'institution dont il se veut le garant et d'atteindre un état de gestion civile harmonieuse.

On conclura en évoquant les *Maîtres mots* (*Fayan* 法言) du penseur Yang Xiong (53 av. è.c.-18), dont l'approche s'oppose à celle développée dans l'*Art de la guerre*. Dans un long passage du chapitre sur la « Voie » consacré à l'éthique de l'espionnage comme permettant d'éviter la guerre, Yang Xiong révèle toute l'ambiguïté associée à la pratique du renseignement, bénéfique lorsqu'elle permet une résolution pacifique, mais néanmoins moralement imparfaite, dans la mesure où elle est entachée d'une tromperie qui lui est inhérente ; en effet, déplore Yang Xiong, *« vanter la beauté de leur jade en vendant un caillou, voilà ce que font les spécialistes du renseignement ! »*[39]. L'idéal du souverain exemplaire reste bien de conquérir puis de gouverner en ayant seulement recours à sa propre vertu.

Sources primaires

Chunqiu Zuo zhuan zhengyi 春秋左傳正義, éd. Ruan Yuan 阮元 (*Shisan jing zhushu* 十三經注疏), Zhonghua shuju, Pékin, 1980.
Erya zhushu 爾雅注疏, éd. Ruan Yuan 阮元 (*Shisan jing zhushu* 十三經注疏), Zhonghua shuju, Pékin, 1980.
Fayan yishu 法言義疏, Yang Xiong 揚雄, Zhonghua shuju, Pékin, 1987.
Liji zhushu 禮記注疏, éd. Ruan Yuan 阮元 (*Shisan jing zhushu* 十三經注疏), Zhonghua shuju, Pékin, 1980.
Lü shi Chunqiu 呂氏春秋, éd. Chen Qiyou 陳奇猷, Shanghai guji, Shanghai, 2002.
Mozi jiangu 墨子閒詁, éd. Sun Yirang 孫詒讓, Zhonghua shuju, Pékin, 2001.
Sanguo zhi 三國志, Chen Shou 陳壽, Zhonghua shuju, Pékin, (1959) 1973.
Shangjun shu 商君書, éd. He Lingxu 賀凌虛, Taiwan shangwu, Taipei, 1988.
Shangshu zhengyi 尚書正義, éd. Ruan Yuan 阮元 (*Shisan jing zhushu* 十三經注疏), Zhonghua shuju, Pékin, 1980.
Shiji 史記, Sima Qian 司馬遷, Zhonghua shuju, Pékin, 1959.
Sunzi 孫子, éd. Wei Rulin 魏汝霖, Taiwan shangwu, Taipei, 1988.
Zhanguo ce 戰國策, comp. Liu Xiang 劉向, Shanghai guji, Shanghai, (1978) 1985.
Zhou li zhushu 周禮注疏, éd. Ruan Yuan 阮元 (*Shisan jing zhushu* 十三經注疏), Zhonghua shuju, Pékin, 1980.
Zhu Fengjia 朱逢甲, *Jianshu* 間書, Qunzhong chubanshe, Pékin, 1979.

Sources secondaires

Barbieri-Low, Anthony, Yates, Robin D. S., *Law, State and Society in Early Imperial China*, Brill, Leyde, 2015.
Biot, Édouard, *Tcheou-li, Rites des Tcheou. Ou plus exactement Tcheou-kouan, offices institués par les Tcheou. Tome II*, Imprimerie nationale, Paris, 1851.
Chavannes, Édouard, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien*, Ernest Leroux, Paris, 1898.
Couvreur, Séraphin, *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan. Texte chinois avec traduction française*, Imprimerie de la mission catholique, Ho Kien Fou, 1914.
Crump, James I., *Chan-Kuo Ts'e*, Clarendon Press, Oxford, 1970.

[39] *Fayan yishu*, 4.128 ; L'Haridon, *Yang Xiong, Maîtres mots*, p. 35-36.

Fujita Katsuhisa 藤田勝久, Matsubara Hironobu 松原弘宣 (dir.), *Kodai Ajia no jôhô dentatsu* 古代東アジアの情報伝達, Kyûko shoin, Tokyo, 2008.
Galvany, Albert, Graziani, Romain, « Polémiques polémologiques », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 38 (2015), pp. 5-20.
Johnston, Ian, *The Mozi, a complete translation*, Columbia University Press, New York, 2010.
Kamenarovic, Ivan, *Printemps et automnes de Lü Buwei*, Cerf, Paris, 1998.
Keightley, David, *Sources of Shang History*, University of California Press, Berkeley, (1978) 1985.
L'Haridon, Béatrice, *Yang Xiong, Maîtres mots*, Les Belles Lettres, Paris, 2010.
Levi, Jean, *Discours du Qi*, ENS éditions, Paris, 2005.
Levi, Jean, *Le Ho-Kouan-Tseu, Précis de domination*, Allia, Paris, 2008.
Levi, Jean, *Le Livre du prince Shang*, Flammarion, Paris, 1981.
Levi, Jean, *Les Sept traités de la guerre*, Hachette, Paris, 2008.
Levi, Jean, « Morale de la stratégie, stratégie de la morale : le débat chinois sur la guerre juste », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 38 (2015), pp. 99-127.
Levi, Jean, *Sun Tzu, l'art de la guerre*, Hachette, Paris, 2000.
Needham, Joseph, Yates, Robin D. S., *Science and Civilisation in China. Volume 5 Chemistry and Chemical Technology. Part VI Military Technology : Missiles and Sieges*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994.
Pimpaneau, Jacques, *Les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien*, You Feng, Paris, 2015.
Pirazzoli-t'Serstevens, Michèle, Bujard, Marianne, *Les Dynasties Qin et Han*, Les Belles Lettres, Paris, 2017.
Rand, Christopher C., *Military thought in Early China*, State University of New York Press, Albany, 2017.
Sawyer, Ralph D., « Martial Prognostication », in Di Cosmo, Nicola (dir.), *Military Culture in Imperial China*, Harvard University Press, Cambridge, 2009, pp. 45-64.
Sawyer, Ralph D., *The Tao of Spycraft*, Westview Press, Boulder, 1998.
Xiong Jianping 熊劍平, Chu Daoli 儲道立, *Zhongguo gudai qingbao shi* 中國古代情報史, Jincheng chubanshe, Pékin, 2016.
Yates, Robin D. S., « The History of Military Divination in China », *East Asian Science, Technology and Medicine*, 24 (2005), pp. 15-43.